

Juifs et Allemands. Préhistoire d'un g nocide [Philippe Simonnot]

Autor(en): **Ackermann, Bruno**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse
d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **50 (2000)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Verteilung und der Entwicklung der Lehrstühle, der konkreten Lehr- und Forschungsleistungen sowie dem Wissenschaftsbetrieb keine Zeile gewidmet; dies ist zumindest diskussionswürdig, handelt es sich bei der Universität Leiden doch um eine von Beginn weg *wissenschaftlich* erfolgreiche europäische Universität.

Im Zusammenhang mit der historischen Situation gewinnt dafür der Bezug zur Konfessionenfrage eine sehr grosse, wenn nicht überdimensionierte Rolle. Es ist fraglich, ob die gewählte Zäsur von 1619 – Abschluss der Dordrechter Synode mit zweifellos wichtigen Implikationen auf die Universität im Bereich der Theologischen Fakultät – als Begründung für den Abschluss des Beobachtungszeitraumes trägt. Trotz dieser kritischen Einwände ist die vorgelegte Studie eine gute Auslegung für das frühneuzeitliche Geflecht von staatlicher (öffentlicher) und universitärer Strukturbildung.

Sebastian Brändli, Zürich

Philippe Simonnot: **Juifs et Allemands. Préhistoire d'un génocide.** Paris, PUF, coll. «Perspectives critiques», 1999, 396 p.

Hans Mayer: **Allemands et Juifs: la révocation. Des Lumières à nos jours.** Paris, PUF, 1999, coll. «Perspectives germaniques», 1999, 276 p.

«Comment cela a-t-il pu arriver?» C'est sur cette interrogation insurmontable, voire obsédante, qui demeure la question de notre XX^e siècle, que Philippe Simonnot, économiste et journaliste au *Monde*, ouvre sa réflexion. Cette question en appelle une autre: pourquoi une telle horreur a-t-elle été initiée en terre germanique, en un lieu précisément où une «symbiose entre la culture juive et la culture allemande avait atteint un niveau sans doute inégalé dans l'histoire européenne»? Nombreux sont ceux, historiens reconnus, victimes et survivants, qui, depuis Auschwitz, ont tenté de répondre à cette question, sans réponse. Alors pourquoi ce livre?

Produit hors du sérail des historiens, mais auxquels l'auteur emprunte nombre de sources, cette (re)lecture se présente à la fois comme un effort de penser le présent et comme une tentative de répondre aux thèses de ceux qui voudraient tirer une «ligne directe et simpliste» depuis Luther jusqu'à Hitler pour expliquer le «crime des crimes».

La «symbiose judéo-allemande», qui a déjà fait l'objet de nombreuses études (cf. Enzo Traverso, *Les Juifs et l'Allemagne. De la «symbiose judéo-allemande» à la mémoire d'Auschwitz*, Paris, La Découverte, 1992), résulte de cheminements complexes. Avant que l'Allemagne ne devienne à la fin du XIX^e siècle la nouvelle «nation» des Juifs, le dépeçage et le partage de l'Etat polonais (1772) scellent le destin de la communauté juive, désormais prise entre deux pôles: émancipation et assimilation à l'Ouest, pogromes à l'Est. C'est à la fin du XVIII^e siècle que débute la controversée «symbiose judéo-allemande», laquelle découle non seulement de la rencontre de l'*Aufklärung* avec la *Haskalah*, mais aussi du romantisme allemand. La Révolution bolchévique et la capitulation allemande viendront bouleverser le destin de la «nation juive» et mettront fin à cette émancipation des Juifs.

Philippe Simonnot retrace la naissance et l'apothéose de la judéo-germanité par l'évocation de plusieurs figures parmi les plus éminentes de la *Haskalah* et de l'*Aufklärung*, Moses Mendelssohn (1729–1786) et Christian Wilhelm Dohm (1751–1828) notamment, qui firent entrer les Juifs dans un processus d'émancipation. Au temps des Lumières, surgissent les noms de Gotthold Ephraim Lessing, Israël Lévi, Johann Gottfried Herder, Hartwig Wessely, et Emmanuel Kant qui

sont, avec Goethe plus tard, une composante essentielle de la nouvelle identité juive en Allemagne. Dans ce XVIII^e siècle, la «nation» allemande cohabite avec la «nation» juive. Toutes deux sont des «virtualités». Juifs et Allemands dialoguent, ont la même foi dans les Lumières de la Raison. Au XIX^e siècle, les romantiques allemands réveilleront l'âme germanique – Klopstock, puis Fichte –, glorifieront sa supériorité, sa noblesse en tant que Weltvolk, mais non par opposition au peuple juif. Hermann Cohen, dans un texte manifeste, *Germanité et judéité* (1915), symbolisera cette synthèse entre rationalisme allemand et juif, et romantisme allemand et juif, allant jusqu'à exalter «l'harmonie intime» qui liait judaïsme et germanisme, au point que l'Allemagne était devenue, à ses yeux, la nouvelle patrie d'Israël.

De leur côté, Marx et Simmel mettent en rapport le tropisme pour l'argent avec la religion et l'intellectualité juives, fondant du même coup toute une tradition antisémite de gauche. En recherchant les origines du capitalisme, Weber et Sombart – le premier dans le protestantisme autant que dans le judaïsme (les protestants célébrant les vertus du capitalisme, les Juifs, les vices du capitalisme), le second dans le judaïsme –, commirent l'erreur, lourde de conséquences, de confondre judaïsme et modernité. Les Juifs, dont le rôle fut si prépondérant au développement du capitalisme et de l'économie monétaire, et qui incarnaient la réussite sociale et financière, s'attirèrent les foudres de l'aristocratie allemande. En instituant la «relation monétaire» dans les rapports sociaux, les Juifs avaient brisé la «relation communautaire» qui était l'apanage de l'aristocratie, d'où son antisémitisme, sa haine du Juif autant que sa haine de la modernité.

Cette défaite de la judéo-germanité s'enracine aussi dans toute une fantasmagorie qui se répand autour des *Ostjuden*, qui va des errements fondamentalistes du sabbataïsme, du hassidisme et du frankisme, aux effets pervers de l'exode des Juifs de l'Est vers l'Ouest à la suite des pogroms, exode qui remet en cause la symbiose judéo-allemande en raison de l'image dégradante qu'offrent ces Juifs de l'Est, ce «peuple étranger» sans éducation, indésirable et inassimilable. Ces réalités créent au tournant du XX^e siècle un profond clivage culturel entre Juifs allemands et Juifs de l'Est. Aux yeux de certains Juifs allemands, la présence croissante des *Ostjuden* explique la montée de l'antisémitisme; ils sont un obstacle à leur propre intégration à la «nation allemande», et ceci d'autant plus que les *Ostjuden* incarnaient un judaïsme authentique enraciné dans une tradition millénaire, qui ne faisait que renforcer leur différence d'avec les Juifs allemands. Cette démarcation se transposait aisément sur le plan politique, puisque les Juifs allemands libéraux ne reconnaissaient qu'un seul peuple, le *Volk* allemand, alors que les Juifs de l'Est, avec les Juifs orthodoxes et les sionistes, doutaient que cette assimilation fût possible.

La Première Guerre mondiale voit naître l'idée d'une instrumentation des Juifs de l'Est au profit des visées hégémoniques allemandes, en Pologne notamment, avec la participation des Juifs allemands eux-mêmes. Dans cette Pologne que le traité de Versailles avait ressuscité, l'avenir des Juifs est désormais menacé; l'antisémitisme fait des ravages et les pogroms se multiplient. Dans la toute neuve république de Weimar, des milliers de Juifs affluent, déséquilibrant un peu plus les relations judéo-allemandes. L'émigration forcée des Juifs de l'Est, encouragée par des organisations sionistes, paraît être alors la panacée aux maux dont souffre la Pologne, mais les événements en Europe détournent les hommes politiques de l'insoluble et embarrassante *Ostjudenfrage*: les Juifs de l'Est ne seront que davantage les victimes désignées d'une guerre annoncée.

Et qu'en est-il du destin qualifié d'«exemplaire» de Freud dont l'œuvre résiste à toute explication simple, ou de celui de Walther Rathenau? A eux deux, n'incarnent-ils pas de manière édifiante la défaite de la judéo-germanité, lors même que pour le père de la psychanalyse la filiation juive s'est renforcée à mesure qu'il observait la recrudescence des préjugés antisémites en Allemagne?

Il fut un temps, celui de l'*Aufklärung* et de la *Haskalah*, où le Juif allemand, appellation aujourd'hui devenue «une insulte au bon sens», put revendiquer l'idée d'appartenir à l'«humanité de l'homme» parmi les nations, et de la nation germanique en particulier. Rêve impossible, puisque le Juif persistait à rester juif. Dès lors, «fracassé, le grand rêve d'Humanité aboutit au crime contre l'Humanité». Une leçon, un seul espoir cependant: que le siècle qui s'annonce inaugure le déclin de la barbarie, même si l'Histoire peut encore jouer des tours, et ruser l'homme sans mémoire.

Pour Hans Mayer, ce grand historien des lettres né en 1907, émigré en RFA au lendemain de la construction du mur de Berlin, il n'est plus d'espoir: la faillite de la «symbiose judéo-allemande», qui date précisément, pour lui, du 30 janvier 1933, est irrévocable. Dans son bel et solide ouvrage, *Der Widerruf. Über Deutsche und Juden* (1994), traduit récemment en français, et qui se présente comme une analyse de biographies exemplaires dont l'ensemble forme une autobiographie indirecte, Hans Mayer, évoque cette journée si particulière qui se déroula dans «l'obscurité de l'instant vécu», selon la formule d'Ernst Bloch: incapable de prévoir, comme beaucoup. «Mais qui peut prévoir l'impensable?» ajoute-t-il. D'où cette quête prenante et passionnée, profonde, qui renouvelle et complète sans doute de manière plus personnelle un autre de ses ouvrages, *Aussenseiter* (1975) – *Les marginaux. Femmes, juifs et homosexuels dans la littérature européenne*, Paris, Albin Michel, 1994 –, une (en)quête dans l'univers de la culture juive des XIX^e et XX^e siècles. Si pour d'aucuns l'espoir des commencements de la «symbiose judéo-allemande» fut incarnée par Moses Mendelssohn et Gotthold Ephraim Lessing, Mayer baptise clairement cette idée de «spéculation intellectuelle, téméraire et risquée, de quelques Allemands vivant sur le sol allemand». Les prémisses de cette histoire sont aujourd'hui connues, ont été abondamment commentées par nombre d'auteurs, mais la force, sinon le talent de l'historien est ici d'évoquer les œuvres de figures juives – écrivains, compositeurs, philosophes – dans la relation qu'elles entretiennent avec leur temps, de tracer des correspondances entre ces œuvres, de décrypter à la fois les parentés intellectuelles, les tiraillements et les contradictions de l'idée «judéo-allemande».

Ainsi, dans l'univers juif austro-hongrois, les œuvres musicales de Félix Mendelssohn-Bartholdy, le petit-fils de Moses Mendelssohn, ou d'Arnold Schönberg, furent-elles à ses yeux une réussite de la «symbiose judéo-allemande»; mais plus énigmatiques et plus ambiguës sont par contre les œuvres de Karl Kraus, de Hugo von Hofmannsthal ou d'Otto Weiniger. Parmi les figures allemandes de confession juive, celle de Walther Rathenau, que Mayer décrypte à la lumière de *Der Mann ohne Eigenschaften* de Musil, incarne l'opposition radicale aux Lumières, tandis que celle de Théodore Lessing oscille entre les Lumières et un pessimisme romantique. Suit une belle et longue évocation de son vieil ami Ernst Bloch, une vie dévouée, voire sacrifiée à la philosophie, et dont l'œuvre toujours pressentie, écrit Hans Mayer, fut «la libération de l'homme». Et de rendre hommage à Kate Hamburger, cette philosophe-théologienne de la création littéraire. De cette dernière, Hans Mayer note qu'elle n'éprouvait aucune «haine de soi juive». Parmi les Alle-

mands, juifs et communistes, surgissent Anna Seghers, si méconnue dans son propre pays, le musicien viennois Hanns Eisler, élève d'Arnold Schönberg, ami et collaborateur de Bertolt Brecht. Enfin, Hans Mayer nous restitue des dialogues juifs à propos d'Allemands et de Juifs entre Max Brod et Franz Kafka, Albert Einstein et Walther Rathenau, «Freud le Père et Arnold Zweig le Maître», Walter Benjamin et Gershom Scholem, le grand historien de la Kabbale qui nia l'existence même d'un dialogue judéo-allemand, et dont Mayer relit l'émouvante correspondance.

Ces portraits sont autant de fragments d'une histoire intellectuelle et littéraire européenne, allemande et juive en particulier. Nombreuses sont en effet les digressions qui éclairent d'un jour nouveau des œuvres qui animèrent la vie culturelle sous l'empire allemand, puis sous la république de Weimar, où apparaissent, au détour d'une évocation personnelle – Mayer a rencontré presque tous les grands créateurs de ce XX^e siècle – ou d'un commentaire érudit, d'autres témoins et acteurs de l'histoire des lettres et de la pensée politique – Thomas Mann, Martin Buber, Richard Wagner, Theodor W. Adorno, Max Horkheimer pour ne citer que ces noms. Par son immense culture – au sens le plus étendu et le plus humaniste du mot – et son regard profond sur l'histoire du XX^e siècle, Mayer raconte une humanité perdue, tout en se racontant, humblement: «Un vieil homme ne peut parler que du passé, d'expériences donc, de leçons. Il ne doit pas vouloir parler d'un avenir qui n'est pas le sien.» Pour Hans Mayer, il n'y aura donc pas de révocation de la révocation de 1933.

Bruno Ackermann, St-Légier

Michael Fahlbusch: *Wissenschaft im Dienst der nationalsozialistischen Politik? Die «Volksdeutschen Forschungsgemeinschaften» von 1931–1945.* Baden-Baden, Nomos Verlagsgesellschaft, 1999. 887 S.

Die Diskussionen um die NS-Vergangenheit deutscher Geschichtswissenschaftler im Jahr 1998 rückten die Frage, inwieweit sich im «Dritten Reich» die Wissenschaft von der Politik instrumentalisieren liess, wieder vermehrt ins akademische Interesse. Die Historiographie hatte lange Zeit das Bild einer wissenschaftsfeindlichen Haltung der NS-Politik und damit eines relativ unabhängigen Hochschulbetriebs gezeichnet. In den neueren Forschungen hingegen dominiert die These, dass es sehr wohl zu einer engen Zusammenarbeit zwischen Wissenschaftlern und Behörden gekommen ist. Auch der Basler Geograf und Wissenschaftshistoriker Michael Fahlbusch vertritt in seiner 1999 erschienenen Studie über die «Volksdeutschen Forschungsgemeinschaften» (VFG) diese Ansicht. Mit der institutionen- und personengeschichtlichen Untersuchung dieses wissenschaftlichen Netzwerkes will er feststellen, inwieweit sich die Exponenten der deutschen Volkstumsforschung in den Dienst der NS-Bevölkerungspolitik stellten und welche Funktion ihre Arbeiten ausübten. Fahlbusch geht von einer aktiven Beteiligung an den «ethnischen Flurbereinigungen» und dem Holocaust aus. Nach einer Einführung in die Strukturen der nationalsozialistischen Volkstums- und Bevölkerungspolitik und ihrer Geschichte seit dem Kaiserreich präsentiert der Autor in zwei Hauptteilen («Friedenseinsatz» und «Kriegseinsatz») die jeweilige Organisation und die Arbeiten der regional operierenden «Volksdeutschen Forschungsgemeinschaften» in den Jahren 1931 bis 1945. Für die Nachkriegszeit deckt er schliesslich die Kontinuitäten der «Volkswissenschaft» und ihrer Vertreter in der Bundesrepublik Deutschland auf.